

# My brave face

Une splendide exposition réunit autour du grand **Roger-Edgar Gillet** un échantillon remarquablement choisi de portraits contemporains.

PAR DAMIEN AUBEL

**L**e visage est notre Saint des Saints portatif. L'objet de tous nos soins, de toutes nos inquiétudes. S'il en fallait un témoignage, qu'on se rappelle ces bandeaux de tissu dont, tel le voile d'un temple, nous nous couvrions récemment bouche et nez.

Aussi est-on tenté de s'exclamer avec le Seigneur : « Vous ne pourrez voir mon visage, car nul homme ne me verra sans mourir. » Point n'est d'ailleurs besoin d'ouvrir Exode, XXXIII : l'interdit jaloux qui pèse sur le dévoilement, la sanction qui tombe immédiatement sur la per-

les modalités usuelles du regard. Aussi bien, nombre des portraits qui composent la muette assemblée des figures conviées à cette communion, allais-je dire, où les œuvres de Roger-Edgar Gillet occupent la place de ces tableaux saints qui éclairent et exaltent dans les bâtiments sacrés la ferveur des communiants – aussi bien nombre de portraits imposent un exercice du regard (comme on dit « exercice spirituel »). Ainsi l'œil se perd, s'abîme, rapproche, sépare, agrège, désagrège la merveilleuse surface, quasi pariétale et rudement mouchetée, de *L'Homme nu* d'Eugène Leroy, à la recherche de celui qui lui donne son titre. Quant aux *Blessés* de Jérôme Zonder, ils exigent d'identiques stratégies oculaires.

Pour autant, de même que « le Seigneur parlait à Moïse face à face » (Exode, XXXIII), on éprouve, marchant au milieu de cette foule, la sensation d'être dévisagé – et, devant ce Joris Van De Moortel ou ce Sophie Kuijken, c'est le saisissement. Celui qui provoque toujours, comme une rupture dans le glissement bien huilé, uniforme et indifférent des êtres (on appelle cela le quotidien), le choc de deux yeux qui se posent, avec insistance, sur nous.

Tel est le jeu contradictoire du visage, du portrait : se montrer, se soustraire ; proscrire la vue, forcer à regarder. Sans doute est-ce là un avertissement, du moins une indication : il y a autre chose à voir dans le visage. « Quand vous avez contemplé un moment [le portrait d'Emile Girardin par Carolus-Duran], vous voyez un feu d'animation éclairer ce visage prestigieux » (Zola, rendant compte du Salon de 1876). Et aussi : « le Seigneur lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson » (Exode, III). Et surtout : de Roger-Edgar Gillet, ce magistral *Homme aux boucles d'oreilles*, avec son jaune orangé d'été pyromane, son rouge de sang cuit, ses craquelures de blanc. La tête de l'homme appartient au règne du feu (sacré, intérieur, n'importe) : il revient au portraitiste de le montrer.



*L'Homme aux boucles d'oreilles*, 1996. Roger-Edgar GILLET.  
Huile sur toile, 100 x 73 cm. © Guigou. Courtesy of the Estate Roger-Edgar Gillet and Galerie Nathalie Obadia, Paris/Brussels.

sonne de l'indiscret – telle est l'intuition qui gouverne ces autoportraits de Philippe Cognée ou de Jim Dine. Les visages sont moins vus à la dérobée qu'ils ne se dérobent – s'enfuient. Fondus, dissous. Comme si notre œil à nous, pour avoir voulu détailler et surprendre les secrets d'une physionomie, était frappé d'on ne sait quelle terrible plaie.

« Tu ne regarderas point » – ou alors autrement, comme Agar (Genèse, XVI) : « j'ai vu ici par derrière celui qui me voit ». En tordant, déviant, exaspérant

TRANSFUGE FEVRIER  
2025

## GILLET ET COMPAGNIE

Du 8 février  
au 26 avril.  
Galerie Nathalie  
Obadia,  
[nathalieobadia.com](http://nathalieobadia.com)

## KEVIN ROUILLARD • CRAFTED LINES: ECHOES & ASSEMBLAGE.

Jusqu'au 3 mars.  
[www.xippas.com](http://www.xippas.com)

Recyclages et processus de transformation président les vastes compositions de Kevin Rouillard (né en 1989), jeune artiste qui a su faire de l'industrie le creuset fertile de toute une poésie. À la galerie Xippas, ses grands assemblages de panneaux métalliques – carcasses de bidons brûlés et dépliés – évoquent aussi bien le monde ouvrier que la circulation des biens au sein de notre société mondialisée. Car la sublimation est de mise pour cet artiste dont les tôles monochromes, présentées comme en expansion, ne sont requises que pour faire signe vers la ligne d'horizon : leur nature industrielle tout comme leur spectre éminemment mécanique s'échappent alors vers des contrées poétiques où le regard se perd dans une contemplation méditative. La dureté du métal embrasse ici la légèreté des teintes si bien qu'après un martelage uniforme et patient, suivi de soudures comme autant de points de sutures, se révèle une suite de tableaux abstraits qui, sous leur apparence simple, révèlent un geste et une matière intimement liés.

MAUD DE LA FORTERIE